

## RÉSUMÉ — EXTRACT — INHALTSANGABE

**Zoltán Trócsányi:** *The German looting of books in Budapest.* The introduction to this essay deals with the official measures taken by the authorities during the past fascist regime of Hungary with a view to wipe out writing that emanated from Jewish authors. On the 30th April, 1944, the Royal Hungarian Government issued ordinance No. 10.800/1944. M. E., on „protection of Hungarian spiritual life against the works of Jewish writers“; ordering in ten paragraphs all literary creations of Jews, in possession of publishers, printers, booksellers and circulating libraries, to be seized, collected and destroyed by crushing; all offenders thereof being punishable. A supplementary sheet enumerates those authors, both Hungarian and foreign, whose books are to meet with that fate. After the ordinance had come out in the official gazette, collecting of the works referred to started; and on the 15th June, 1944, Michael Kolosváry-Borcsa governmental commissary of the Press, attended by a batch of pressmen and by a representative of the German embassy, staged a theatrical opening ceremony of their destruction, accompanying it by a speech. Next day the fascist papers narrated in voluminous reports how 447.627 books of Jewish origin, handed up so far, had commenced being transformed into pulp.

Besides the Hungarian authorities, the German occupation forces too laid hands on the books, and placed the matter thus obtained in storages of their own. The Germans went through stocks belonging to 22 first and second-hand booksellers of Budapest; they did not restrict themselves, however, to Jewish writings, but took along also those of such Christian authors who, in the eyes of their Hungarian informers, were leftists; e. g., original works and translations of the above-mentioned essay's author also, and valuable old editions to boot. The Hungarian authorities interfered, and as a result of their step the German military command admitted the „requisitioned“ stuff to be examined by Hungarian experts, and to be re-taken. But this concession was extorted at the end of July only; that is, when the books had already been for one full month at the mercy of German scientists, librarians and antiquarians, all clad in SS uniforms. It is impossible to ascertain what of that material has been shipped off to Germany; according to the testimony of a Jewish labour-service man employed at the storage, several motor-truck loads have left the country.

Desirous to recuperate the books held by the Germans, the Ministry of Public Education delegated a committee, headed by dr. Zoltán Trócsányi, at that time professor of Bibliology, editor of the bibliographic revue „Magyar Könyvszemle“ and librarian of the National Museum in Budapest. (He has since been appointed professor of literary history at Budapest University.) Professor Trócsányi presented not less than three memorials to the governmental press-commissary, stressing (with reference also to recent German practice) that books

must not be destroyed before the danger of shelling be over, the knowledge of their contents being indispensable for the spiritual portraiture of the past epoch. Whether the fact is due to the impression made by these arguments or to the perpetual menace of bombing is hard to decide: the books recovered from the Germans all were safe when the Russians closed in on Budapest; it is true, though, that most of them were annihilated during the siege of Budapest. Out of the 51,765 volumes found and inventorially put down by the committee the Germans selected additional 7174 for their own use, but were already unable to get away with them; also these, whilst in the store-rooms, became victims of the struggle for the Capital. The same fate befell a big part of the books which we had re-taken for Hungary. The material owned by such Jewish libraries and second-hand booksellers as had not been looted was catalogued by another committee, equally as from 1st August, 1944.

**Ilona Berkovits:** *L'origine d'un manuscrit de la bibliothèque de Mathias Corvin. — Un ambassadeur du roi Mathias en France.*

En été 1487 une magnifique ambassade hongroise fit son entrée à la cour du roi de France, CHARLES VIII, sous la conduite de JEAN FILIPECZ, évêque de Nagyvárad, chancelier du roi MATHIAS CORVIN. D'importants motifs politiques déterminèrent le grand roi à l'envoi d'une délégation sous des dehors exceptionnellement brillants. Au moment de la prise de Vienne (1485), MATHIAS fut à l'apogée de son pouvoir. Mais la force de son plus puissant ennemi, l'empereur germanique, n'était point brisée par la prise de Vienne: il se trouva même que, par suite du mariage de MAXIMILIEN, fils et successeur de FRÉDÉRIC III, les possessions des Habsbourg se virent augmentées de la Bourgogne, héritage de CHARLES LE TÊMÉRAIRE. L'accroissement du pouvoir des Habsbourg créa une communauté d'intérêts entre MATHIAS et la France. En même temps le roi de Hongrie médita une expédition contre l'empire ottoman qui constitua une menace permanente aux confins méridionales de l'Europe. Selon ses plans, le prétendant au trône turc, le prince DJEM, aurait dû prendre part à l'expédition. La personne du prince DJEM se trouvait à l'heure dite au beau milieu de toutes les trames de la grande politique européenne; il fut l'enjeu des pourparlers diplomatiques, des intrigues internationales, des marchandages princiers. A part le roi MATHIAS, le pape, INNOCENT VIII entreprit des démarches en vue de l'extradition du prince turc, détenu sous garde sévère par le grand-maître des chevaliers de Rhodes au château de Rothenachinard, dans le midi de la France. MATHIAS CORVIN ne négligea rien de ce qui fut en son pouvoir pour amener les princes de l'Europe à empêcher l'extradition de DJEM au pape; aussi s'empressa-t-il d'intervenir, par l'entremise de l'ambassade que nous venons de mentionner, auprès du roi de France pour obtenir que le prince fut remis au pouvoir de la cour de Hongrie. L'ambassade pompeuse, dont l'éclat dépassa toutes les imaginations, représenta dignement le pouvoir et la richesse du monarque hongrois. Le prix des cadeaux qui furent remis au roi français par JEAN FILIPECZ — chevaux et harnais précieux, vêtements de luxe, gobelets et bijoux d'or et d'argent — dépassa, à l'en croire BONFINI, 25.000 pièces d'or.

Le jeune roi CHARLES VIII était à ce moment en guerre contre FRANÇOIS II, duc de Bretagne, et il tint son quartier général à LAVAL, près d'Angers. L'ambassade hongroise arriva au mois de juin. Elle fut reçue par la ville d'Angers

avec la solennité qui était due à son importance. Le banquet d'honneur — qui coûta „118 livres, 6 solz, 11 dehiers Tournois“ — eut lieu le 10 juin à la campagne Réculée, non loin de la ville, dans la maison de plaisance du „Bon roi“ RENÉ D'ANJOU. Malgré toutes les splendeurs de la réception, les pourparlers de JEAN FILIPECZ avec le monarque français n'aboutirent point; et pourtant le séjour de l'ambassadeur, dont la durée prévue était de deux semaines, se prolongea à plusieurs mois. Nous sommes renseignés sur le séjour et les négociations de l'évêque de Nagyvárad en France par la correspondance de Venise. C'est de cette source, que nous tenons le jour du départ de FILIPECZ; ce fut le 16 juin: il prit direction sur Paris. Mais en cours de route son cheval s'abattit, lui-même se blessa et se fit soigner pendant quelques jours à Tours. Le 7 septembre il fut de retour, non pas à Angers, mais au quartier général du roi, à LAVAL. Le 16 septembre enfin il part pour Paris où le roi et sa cour sont également déjà de retour. Mais le séjour prolongé de FILIPECZ à Paris ne change rien à l'état des choses; il sera forcé de rentrer en Hongrie sans avoir obtenu gain de cause — et par la suite le prince DJEM sera livré au pape.

A propos de l'ambassade hongroise, GUILLAUME DE JALIGNY, historiographe de CHARLES VIII, nous confie entre autres que „Cette Ambassade fut longtemps avec le Roy, qui a leur départ leur fit de fort beaux et riches dons: et de plus, enuoya plusieurs autres grands présens au Roy et la Reyne de Hongrie...“ Quels étaient les cadeaux envoyés à MATHIAS? C'est ce que nous ignorons. Mais ce qui est certain, c'est que CHARLES VIII ne se sera pas laissé dépasser par MATHIAS en générosité et qu'il aura fait des efforts de compenser les dons reçus par des dons encore plus riches. MATHIAS CORVIN comptait parmi les bibliophiles les plus célèbres de l'époque et partant nous pouvons supposer que parmi ses cadeaux au roi de Hongrie se trouvait aussi un manuscrit richement orné. Cette supposition nous semble d'autant plus juste que parmi les restes de la bibliothèque Corvina nous trouvons un manuscrit „mystérieux“: le seul manuscrit reconnu authentique qui soit de provenance française. Par conséquent il est de toute probabilité que le manuscrit soit parvenu à la cour de Hongrie lors de l'ambassade de FILIPECZ, comme cadeau de CHARLES VIII.

Il s'agit d'un graduel de grand format (503 × 370 mm), généralement appelé antiphonaire par la littérature. Originellement le graduel devait consister en deux volumes. Il était propriété de la Bibliothèque Nationale de Vienne et fut rendu en vertu de la convention de Venise à la Hongrie; il se trouve actuellement à la Bibliothèque Széchényi du Musée National Hongrois. (Cod. Lat. 424.)

L'ornement d'inspiration originale et d'exécution brillante qui encadre le titre du graduel représente les armoiries de MATHIAS et de sa femme, BÉATRICE D'ARAGON, supportées par un ange svelte. La grande miniature du titre représente la résurrection du Christ et dans les médaillons du large encadrement on voit de petites scènes bibliques. Les 45 autres miniatures du manuscrit montrent des scènes variées tirées de la vie ecclésiastique et séculaire, quelquefois même mêlant les deux genres d'une façon inattendue et sans exemple, en forme de représentations iconographiques mystérieuses et indéchiffrables. Souvent ce sont des scènes de la vie séculaire qui n'ont aucun rapport avec les psaumes: un roi à la cuirasse noire qui s'en va au camp; puis ce sont des scènes de bataille, un monarque visitant la boutique d'un orfèvre, etc. A certains endroits on a le

sentiment, comme si l'on feuilletait une chronique laïque et non un livre liturgique.

Ce graduel — comme tant d'autres parmi les manuscrits de la Corvina — pose au chercheur des questions qui semblent insolubles. Le manuscrit parvint à la cour royale de Bude inachevé. Les premières pages furent ornées de plusieurs initiales d'apparence modeste, et d'une miniature superbe par un enlumineur de MATHIAS CORVIN de premier ordre, appartenant à l'école italienne. C'est précisément l'état inachevé du manuscrit qui fut la cause de plusieurs conclusions erronées. ELEMÉR VARJÚ, dont nous tenons la première description du manuscrit, constata que les miniatures sont dues à la collaboration de deux artistes. Le premier, auquel il faut attribuer la seule miniature que nous venons de mentionner, fut italien, le second, qui a exécuté tout le reste de l'ouvrage, fut français. ANDRÉ DE HEVESY attribue le manuscrit à un maître flamand et il pense que l'ornement du manuscrit fut achevé par un enlumineur de Bude. Selon JULIUS HERMANN ce ne serait point seulement la seule miniature de style italien qui aurait été faite à Bude, mais c'est ici que tout le graduel aurait été enluminé par un maître flamand de second ordre, ou bien copié d'après un manuscrit flamand. Quelques types de visages qu'on voit sur la miniature portent, comme il affirme, des traits caractéristiques hongrois. Dans la littérature hongroise récente le graduel figure également comme ouvrage exécuté à Bude.

Nos connaissances actuelles écartent la supposition d'une influence flamande sur les produits de l'atelier des enlumineurs de Bude, ainsi que l'hypothèse affirmant la collaboration d'enlumineurs flamands ou français. Un cas isolé et exceptionnel fut précisément celui du graduel de provenance française qui eut influence sur un excellent artiste travaillant à Bude. Le missel du Vatican provenant de la Bibliothèque Corvina (Cod. Urb. Lat. 110) copie un motif ornemental de l'encadrement du graduel en le transformant à la manière qui convient à son modellement. A plusieurs endroits du missel Corvina du Vatican on reconnaît même les traces des paysages du graduel. Ce missel, comme l'a constaté EDITH HOFFMANN, date des années 1488—1489. Comme les autres ouvrages de l'atelier de Bude et notamment les ouvrages antérieurs au missel ne présentent aucun vestige du graduel français, on a le droit de conclure à ce que le manuscrit est entré à la bibliothèque de Bude avant l'exécution du missel du Vatican, donc avant 1488. L'hypothèse que les ornements du graduel aient été faits à Bude ou qu'ils aient été les copies des miniatures d'un manuscrit flamand, est à peine croyable. Un enlumineur flamand travaillant à Bude aurait certainement eu de l'influence sur les enlumineurs de l'atelier de Bude. Mais d'autre part il n'est pas croyable non plus qu'on aurait copié à Bude les ornements d'un manuscrit flamand. Les artistes de Bude auraient bien volontiers copié certaines pages, mais rien ne permet d'accuser ces excellents artistes d'un travail consistant en son entier d'une copie servile. Que le manuscrit ait été la copie d'un ouvrage flamand exécuté à Bude, rien que ses ornements le démentiraient. L'exécution des miniatures diffère essentiellement de la technique de Bude: son style rappelle expressément celui des ouvrages franco-flamands et français. Ainsi, pour citer un exemple, on retrouve le motif ornemental du titre du graduel modelé de troncs d'arbre — motif plutôt rare — dans le bréviaire de Jean d'Amboise, évêque de Langres, qui date de l'avant-dernière

décade du XV<sup>e</sup> siècle. Ce bréviaire en deux volumes montre aussi d'autres ressemblances avec le graduel, tout en étant plus modeste dans l'exécution.

L'ornement du graduel n'est point dû à un seul maître, mais à un atelier travaillant sous la direction d'un artiste d'une certaine supériorité. Les ornements font voir une influence flamande sensible, par endroits plus sensible même que chez l'enlumineur française contemporaine. L'artiste préposé à l'atelier devait être un enlumineur flamand ou français ayant passé par l'école de Bourgogne, et il aurait exécuté les ornements en collaboration avec ses compagnons d'atelier. Dans le style du maître chef de l'atelier, l'héritage des grands enlumineurs bourguignons, de Maître de Girart et de Mazerolles est encore vivant, mais à part cela on y découvre aussi la forte influence de JEAN COLOMBE continuant les traditions de Fouquet. A part celui du maître chef on reconnaît bien dans le graduel le style d'un artiste de moindre envergure et on peut supposer encore la collaboration d'un ou de deux élèves. L'ouvrage du premier et du second maître est nettement délimité, mais les propriétés caractéristiques du style se confondent à plusieurs endroits; même la collaboration des comparses n'est à découvrir que dans les détails, conformément à toutes les observations faites à propos des produits d'atelier.

Les ornements du graduel se rattachent par des liens de parenté aux gravures et aux miniatures peintes des incunables français contemporains. Les arrières-plans représentant des paysages ou des motifs architecturaux à effet monumental ainsi que certains types de visage dus au deuxième maître du graduel ressemblent aux miniatures de l'exemplaire sur parchemin, décoré à l'intention de CHARLES VIII, de l'incunable intitulé „Josephus, de la bataille judaïque“, édité en 1492 à Paris par ANTOINE VÉRARD. (Paris, Bibl. Nat. Velins 696.) L'image du même incunable représentant la traversée de la Mer Rouge, ainsi que la gravure à sujet identique de l'incunable „La Mer des Hystoires“ édité en 1488 par Pierre le Rouge à Paris, présente des motifs identiques avec la miniature d'une initiale due au premier maître du graduel et qui s'inspire d'un thème identique. Les trois images indiquent des sources iconographiques communes. L'examen des ornements du graduel prouve que celui-ci n'a point été fait à Bude ni en Flandre, mais bien certainement en France.

Celui qui le premier fit connaître le manuscrit, ELEMÉR VARJÚ, indiqua dès 1908 brièvement la possibilité que le graduel pouvait bien être rapporté à Bude par l'ambassade de FILIPECZ. La littérature postérieure n'a pas accepté cette hypothèse. Et pourtant elle est puissamment étayée par l'influence du graduel sur un manuscrit de la Corvina datant de 1488—1489, à savoir le missel du Vatican: et on peut ajouter, que cette influence des ornements du graduel ne laisse entrevoir aucune trace dans les manuscrits antérieurs de Bude. Il est donc de toute évidence que le graduel échoua à la cour de Bude immédiatement vers 1488. Et cette date bien délimitée correspond pleinement au moment de l'ambassade FILIPECZ en France. Il est également hors de doute que, eu égard aux relations politiques de MATHIAS CORVIN avec le France, l'ambassade de FILIPECZ fut la seule occasion qui pût être citée à propos de la provenance du graduel. Car la supposition inverse, d'après laquelle un ambassadeur français venant à Bude aurait fait cadeau à MATHIAS CORVIN d'un manuscrit de son pays, serait dépourvue de fond. Un ambassadeur français

n'aurait certes jamais apporté au monarque hongrois un livre à l'ornementation inachevée. Puis, JEAN FILIPECZ, tout comme son roi, fut collectionneur de livres. Il s'est intéressé probablement dès son voyage en France aux manuscrits français finement décorés. On a vu qu'il a passé plusieurs jours à Tours, dans la ville de l'excellent miniaturiste français Bourdichon; peut-être y a-t-il acheté des manuscrits. Mais on ne croirait guère que ce soit FILIPECZ qui ait acheté le graduel pour MATHIAS. On n'aurait jamais entamé la copie et l'ornementation d'un manuscrit de telle envergure sans commande. FILIPECZ a passé plusieurs mois en France, mais même quelques mois ne semblent pas suffire à la confection d'un graduel richement orné. La seule hypothèse probable serait celle de supposer que le manuscrit a été commencé sur commande et à l'usage du roi de France et que CHARLES VIII l'a destiné à MATHIAS CORVIN quand le travail de copie et d'enluminure était déjà en cour.

Ou le graduel a-t-il été enluminé: au Midi, donc à Angers ou à Paris? La question reste ouverte. Mais on ne peut omettre de faire mention de deux enlumineurs travaillant à Angers précisément en cette année 1487, Jehan Prévost et Olivier Chiffelain. (Blume-Lauer Op. cit.) Mais de ces deux miniaturistes on ne connaît que les noms et point d'ouvrages. De toute façon, cela surprend que les documents aient conservés les noms des deux enlumineurs à Angers précisément au temps de l'ambassade hongroise. C'est bien possible que leur activité à l'Angers ait eu une certaine relation avec le séjour de CHARLES VIII à LAVAL. Ils pouvaient bien travailler par ordre du roi, car on sait que quelques années plus tard JEHAN PREVOST est en train d'enluminer des manuscrits pour CHARLES VIII en société d'un des premiers enlumineurs français, Bourdichon. Ce serait exagéré d'attribuer l'enluminure du graduel à Chiffelain et à Prévost sans exiger d'autres preuves, mais il y a sans doute lieu d'émettre l'hypothèse que l'ornementation du graduel pouvait bien être leur travail, puisque celui-ci montre nettement les traces de la collaboration de deux maîtres. Il se peut bien que les scènes de bataille des enluminures soient en rapport avec la Campagne de Charles VIII en Bretagne. Et le fait que le graduel est resté inachevé pourrait bien être expliqué par le départ de l'ambassadeur hongroise. Une solution complète de la question demanderait la connaissance de l'oeuvre de Chiffelain et de Prévost.

On peut citer encore un argument qui prouve que le graduel pouvait être un cadeau de CHARLES VIII. Quand bien même le plan de MATHIAS CORVIN concernant l'extradition du prince DJEM n'a point abouti, il est certain qu'une collaboration postérieure avec la France semblait toujours désirable au grand monarque hongrois. Au moment de la mort de MATHIAS l'enluminure d'une bible en trois volumes destinée à la Corvina est restée inachevée à Florence. Au troisième volume de cette bible il y a une miniature, ouvrage de Gherardo et de Monte del Flora, qui représente derrière le roi David agenouillé MATHIAS CORVIN, son fils JEAN CORVIN et CHARLES VIII, roi de France. Ils regardent attentivement tous les trois la bataille sévissant devant les murs de Jérusalem, la victoire des Juifs sur les Philistéens et la défaite de Goliath. MATHIAS, le bras étendu, explique la bataille victorieuse au roi de France. Dans aucun autre manuscrit de la Corvina on n'a vu la représentation simultanée de MATHIAS et d'un monarque étranger. Il est évident, que l'enlumineur n'a pu faire ce ta-

bleau que sur ordre du commandeur. Et le témoignage de la miniature met hors de doute que MATHIAS a destiné le manuscrit à CHARLES VIII. C'est probablement par la bible en trois volumes qu'il voulait rendre la pareille pour le cadeau du roi de France, le graduel richement orné qui comportait à l'origine deux volumes.

Cette miniature est en même temps une preuve incontestable du fait que, même après l'ambassade de FILIPECZ, MATHIAS CORVIN médita une guerre en commun avec CHARLES VIII, auquel il présentait d'avance, symboliquement, la victoire sur l'ennemi. Cet ennemi, aurait-il été le sultan turc ou le sultan Habsbourg? L'histoire ne nous répond point.

**Rabán Gerézi:** *Alde Manuce et ses amis hongrois.*

L'humanisme hongrois de l'époque des JAGELLONS continua à cultiver les traditions qu'il hérita du siècle du MATHIAS CORVIN. Cet humanisme était celui des mécènes. Il s'intéressa néanmoins plus au livre imprimé qu'au manuscrit. Telle fut la situation en Occident et telle elle se présenta chez nous. Comme il n'exista aucune imprimerie en Hongrie (celle de Bude cessa son travail après quelques années) nos humanistes, pour se procurer des livres, s'adressaient aux imprimeurs à l'étrangers, et parmi eux au plus célèbre de cet époque, au vénétien ALDE MANUCE l'ainé.

Les jeunes Hongrois étudiant en Italie déjà sa renommée toujours croissante, mais nos Hongrois ne ce mirent en rapport avec le maître qu'aux alentours de 1500. La raison de ce rapprochement doit être chercher dans le fait que MANUCE commença éditer vers cette date en dehors les textes grecs, qui intéressaient moins les Hongrois, des textes latins, ainsi qu'il changea le format jusqu'alors usuel et se mit à faire paraître des volumes in octavo. Cette nouvelle série fut beaucoup appréciée à Bude et elle plût tant que le secrétaire de la chancellerie royal SIGISMOND THURZÓ demanda de la part du chancelier GEORGES SZATMÁRI que les *Epistolae familiares* de CICERON soient éditées dans ce format et dédiées à eux deux. Cette édition vit le jour quatre mois étant écoulés à peine après cette demande. Les relations entre ALDE MANUCE et les humanistes hongrois ne seront plus interrompues désormais.

En 1502 ANNE DE FOIX l'épouse française *per procurationem* de WLADISLAS II roi de Hongrie se rendant dans sa nouvelle patrie s'arrêta en route à Venise et visita parmi les lieux qu'il fallut voir la fameuse imprimerie d'ALDE. Un clerc français dans l'entourage de la reine, JOANNES CAPELLANUS (Jean Chapelain) se lia amitié avec MANUCE et va lui adresser un lettre de Bude dans laquelle il rend compte des manuscrits grecs de la bibliothèque Corvina.

Si à l'époque de la Ligue de Cambray les relations entre la Hongrie et MANUCE, qui était forcé de fermer pour un temps ses officines semblaient de subir un'éclipse elles reprirent vigoureusement vers 1512, année dans laquelle l'humaniste PHILIPPE CSULAI MÓRÉ fut envoyé par son roi à Venise en qualité d'ambassadeur. Ce dignitaire devint le parrain du fils d'ALDE. Par la suite c'est lui qui va traiter avec l'imprimeur au nom de SZATMÁRI concernant l'édition des poèmes du célèbre humaniste hongrois JANUS PANNONIUS; affaire importante à laquelle STEPHAN BRODARICS secrétaire royal s'intéressa vivement et cela déjà en 1505. Cette initiative n'a pas eues de suites et CSULAI MÓRÉ

dût se contenter avec la dédicace d'une aldina, celle des *Epistolae ad Brutum*... de CICERON. Un livre imprimé en caractères grecs sera aussi dédié à un Hongrois à JEAN VÉRTESI, neveu du cardinal BAKÓCZ, archevêque d'Esztergom; le premier livre imprimé grec dédié à un Hongrois. Ajoutons en parentheses que ce VÉRTESI fut l'élève à Venise du fameux professeur grec JEAN MUSURUS.

Après la mort d'ALDE MANUCE les Hongrois demeuraient toujours les clients de l'imprimerie d'Alde qui sera dirigée par ANDREAS ASULANUS, beau-père du défunt. En 1523 ce fut l'oeuvre d'un auteur de la Pannonie qui parût sous le signe du dauphin et de l'ancre. L'auteur fut MATTHAEUS FORTUNATUS PANNONIUS et le volume fut la première édition critique des *Quaestiones naturales* du Sénèque. Son travail fut si magstral que non seulement ÉRASME, dont il fit pourtant la critique, mais les chercheurs de notre temps ont exprimés à son propos leurs pleine appréciation. La préface de ce SÉNEQUE de notre compatriote dans laquelle hommage est rendu à la mémoire de l'imprimeur reste comme un monument de l'admiration que les Hongrois témoignaient au grand ALDE MANUCE.

**Lajos Pásztor:** *An unknown part of the autobiography of Alexander Károlyi (1698 1703).* The autobiography of A. Károlyi, one of Francis Rákóczi's greatest statesmen, was published only partly until now because the part containing the years 1689—1703 was lost. The author publishes now this part from the original found in Gyöngyös. The published part of the autobiography contains interesting dates to the life, work, religious, social and agrarian mind of Károlyi. The greatest value of this new publication still means the proving of the way how the royalist general becomes a devote friend of Francis Rákóczi II.

